

Pour son bien

Louise marchait d'un pas pressé en direction de son lieu de travail. Elle n'était pas en retard, mais elle était incapable de se déplacer plus lentement, sauf lors de balades en forêt pendant lesquelles elle prenait le temps de poser son regard sur chaque détail végétal aux multiples nuances vertes ou orangées selon les saisons. En ville, le camaïeu gris l'attristait réduisant à néant le plaisir de flâner. La forêt l'apaisait quand la ville la stressait. Elle préférait la grandeur des arbres à l'immensité des immeubles, l'harmonieux chant des oiseaux à l'irritable bourdonnement des autos, le délicat parfum de la végétation à l'odeur bitumée des avenues qui encrassaient quotidiennement ses poumons. Quitte à choisir, elle préférait même sentir le bétail et la bouse de vache aux pots d'échappement, non par nostalgie d'une enfance passée à la campagne, car elle avait toujours vécu en ville, mais par amour des grands horizons dans lesquels elle avait la sensation de vraiment respirer et non de s'empoisonner. Ou bien était-ce tout simplement par frustration, comme la plupart des personnes désirant ce qu'elles n'ont pas. Elle doutait cependant de la réciproque: si elle possédait un petit mas provençal en pleine campagne, elle n'aurait sans doute pas envie d'un petit appartement sans balcon en pleine pollution.

Elle rêvait donc d'une maison en pierre recouverte de lierre, avec ses volets bleus qu'elle ouvrirait chaque matin pour admirer cet horizon verdoyant et fuyant au loin. Elle descendrait les marches de son double escalier dont les deux côtés la mèneraient à la terrasse sur laquelle elle prendrait son petit déjeuner, à l'ombre du grand tilleul et entourée de ses roses trémières dont elle apprécierait l'épanouissement sans entretien laborieux. Elle boirait son thé fumant et dégusterait ses tartines en écoutant les confidences des oiseaux. Elle observerait les papillons tournoyant au-dessus de son parterre fleuri façon grande prairie, résultat d'un jeté de graines à la volée. Le temps de la digestion, elle lirait quelques pages sur sa chaise longue de jardin en rotin avant d'aller nourrir ses poules. Ainsi commencerait ses journées dans sa belle maison dont l'adresse serait «chemin de...» qui sonnait comme une promesse d'une vie au calme, à la campagne, là où les petits chemins survivent encore aux grandes routes circulantes. Elle rêvait d'un chez elle au milieu d'un petit village où elle entendrait le coq des voisins chanter et les boules de pétanques claquer.

Hélas, par obligation professionnelle, Louise devait se contenter d'un tout autre quotidien et rester prisonnière d'une grande ville qui l'étouffait chaque jour un peu plus. Alors pour tenter de reprendre un peu d'air, elle se rendait au marché. Elle s'émerveillait toujours autant devant la forme réelle et non calibrée des fruits et légumes. Les boursoufflures des carottes non longilignes, les petites pommes pas plus grosses qu'une châtaigne ou encore les poireaux aussi fins qu'une brindille lui rappelaient la variété naturelle des choses. Le marché était aussi l'occasion de sentir. L'odeur des vraies pommes de saison tout juste cueillies était quelque chose de magique qui lui faisait définitivement renoncer aux produits aseptisés des supermarchés.

Ce matin, Louise décida d'ailleurs de faire un crochet par le marché avant de regagner son bureau. Alors qu'elle attendait patiemment son tour auprès du maraîcher, son attention se porta sur deux femmes qui patientaient également en discutant de la vie quotidienne. Soudain, l'une mentionna un certain Baptiste qui devait sans doute être le mari de l'autre. La simple évocation de ce prénom propulsa Louise des années auparavant, lorsqu'elle était en couple avec un Baptiste au lycée. Son Baptiste. Baptiste avait été son voisin de classe au lycée et de palier, ce qui avait facilité leur rapprochement et leur rapide complicité. Ils étaient partis maintes fois à l'aventure sur les routes de campagne avec leurs vieux vélos. L'après-midi du premier baiser, ils avaient justement enjambé leur vélo rétro, lunettes de soleil sur le nez et sourires aux lèvres.

Le vent caressait leur peau. Le soleil les suivait. Ils étaient bien, enveloppés dans une agréable sérénité. Ils profitaient pleinement de ce petit bonheur, simple mais précieux.

Après une vingtaine de kilomètres, ils arrivèrent à l'embouchure du canal et d'une rivière. Ils décidèrent de se poser un peu le temps de profiter de cet environnement calme, loin du tumulte urbain. Ils s'allongèrent chacun de leur côté.

Elle trouva une craie et commença à griffonner n'importe quoi. Puis elle eut envie de retourner en enfance, du temps des rébus.

Elle écrivit quelques lettres séparées par des tirets sur le petit rebord en pierre.

E _ _ R _ _ _ E _ _ I

Elle lança un regard de «Tu joues»? à Baptiste auquel il répondit par un timide sourire.

- A?
- E _ _ RA _ _ E _ _ I
- -D ?
- Nan.
- hum...O?
- E _ _ RA _ _ E _ O I
- Ce sont deux mots?
- j'sais pas, cherche.
- ERAEOI...hanhan... hum...U?
- Nan
- T?
- Non plus, fais attention, tu vas perdre... ce serait dommage.
- ok, je me reconcentre. M?
- E M_ RA _ _ E M O I
- P?
- Roh tu étais bien parti pourtant!
- B?
- E MBRA _ _ E M O I
- S?
- E MBRASS E M O I

Ils se regardèrent droit dans les yeux, se sourirent quelques secondes. Puis il s'avança vers elle pour prendre ce rébus «à la lettre». Ce premier baiser signait le début d'un flirt qui allait durer le temps d'un seul été avant leur séparation non par faute de sentiments mais par obligation. Baptiste devaient suivre ses parents qui déménageaient dans le Sud de la France. Ils s'étaient promis de s'envoyer des lettres et de se retrouver à chaque période de vacances scolaires. Ils ne savaient pas encore comment mais leur amour et leur innocence leur permettraient sûrement d'oublier les contraintes kilométriques. Hélas, la fréquence et l'intensité de leurs échanges s'étaient petit à petit atténuées. Le silence s'était subtilement installé entre eux, sans qu'ils n'y fassent attention. Les premières lettres avaient été sources de joie quand les dernières ne leur procuraient que manque et frustration, leur rappelant cette distance que les mots ne suffisaient plus à combler. Ils avaient alors dû se rendre à l'évidence: ils n'étaient plus capables d'honorer leurs promesses. Le fil invisible de leur amour qui traversait la France avait cédé. Alors, Louise avait envoyé une dernière lettre à Baptiste dans laquelle elle lui faisait part de sa grande tristesse et de sa lâcheté à ne plus pouvoir supporter ces kilomètres. A l'approche du baccalauréat, elle préférait mettre un terme à leurs échanges pour se concentrer sur ses révisions. Cette décision avait ravi ses parents qui craignaient davantage l'échec professionnel que sentimental de leur fille. Louise avait donc mis un terme, non sans tristesse, à ce début d'histoire. Ainsi, pour le bien-être de leur fille, sa mère Françoise avait intercepté les deux dernières lettres de Baptiste afin d'être sûre qu'elles ne viennent troubler la sage décision de Louise.

Depuis, trente-deux années s'étaient écoulées pendant lesquelles Louise s'était mariée avec Louis puis divorcée. Elle y avait pourtant cru à leurs deux L en interprétant cet élan comme un signe infallible d'une longue destinée amoureuse mais le 9 avril 2016, Louise avait alors fermé le tiroir de sa vie de femme mariée pour en tirer un nouveau dans lequel elle ignorait quoi mettre tellement elle se sentait dépossédée de tout. Bien des larmes avaient coulé sur l'épaule de sa mère. Avant celles-ci, les dernières larmes de pure tristesse de Louise dont Françoise avait été le témoin remontaient au dernier courrier envoyé à Baptiste pour lequel Louise ne reçut aucune réponse. Françoise ne put s'empêcher de se sentir coupable face à cette peine infligée à sa fille pour, ce qu'elle croyait être, son bien. Trente-deux ans plus tard, le poids de la culpabilité gagna à nouveau Françoise devant les mêmes larmes. Et si elle était à l'origine du malheur de sa fille? Et si ces lettres cachées étaient la cause d'un destin gâché? Françoise se rassura: elle avait agi pour le bien de sa fille. En tant que mère, elle se sentait responsable de son bonheur.

Louise reçut un email qu'elle lut à sa pause déjeuner. Elle avait mis en vente sur un site de vente entre particuliers quelques affaires qui lui restaient de son ancienne vie à deux dont un meuble qui avait été un coup de cœur sur une brocante lorsque Louis et elle avaient dû aménager leur premier appartement. Il s'agissait d'un meuble en chêne vernis dont les portes grinçaient à chaque ouverture. On pouvait y apercevoir des petits tunnels ouverts laissés par des vers qui avaient dû être délogés lors de la découpe du chêne. Le jeune couple avait aimé les imperfections de ce bois piqué. Ce vieux meuble intéressait apparemment un certain «Batou» qui lui proposait de venir le chercher le lendemain soir à l'heure qui l'arrangeait. Elle n'aimait pas ses sites où les personnes se cachaient derrière des pseudos ridicules. Et elle aimait encore moins le fait de recevoir un parfait inconnu chez elle. Sa mère lui avait transmis la peur et donc la méfiance des hommes, en lui répétant sans cesse qu'une mauvaise rencontre était toujours possible. Louise avait donc inconsciemment enregistré ce discours qui la maintenait dans un état de vulnérabilité. Malheureusement, le meuble étant trop lourd, elle ne pouvait faire autrement que de laisser cet homme entrer dans son intimité. Elle se rassura bêtement en relisant son message très cordial sans faute d'orthographe. Comme si un psychopathe se reconnaissait à ses lacunes en langue française. Elle s'aperçut de la bêtise de son raisonnement, décida de ne plus y penser et lui proposa un rdv à 19h.

19h sonnait à sa montre et à sa porte. Elle aimait les gens ponctuels même si hélas, elle devait le plus souvent faire avec le retard des autres. Elle appuya sur l'interrupteur «clef» de son interphone après avoir lancé un «3^e étage» à la personne qui devait sans doute être le futur acheteur. Elle entendit la porte de l'ascenseur s'ouvrir sur son palier suivis de trois pas feutrés et d'un bref coup de sonnette. Sans même prendre le temps de regarder par l'œil de bœuf, Louise ouvrit et reconnut immédiatement, sans la moindre hésitation, Baptiste. Son Baptiste.

Louise resta incrédule et ne sut quoi dire. Après tout, Baptiste ne l'avait peut-être pas reconnue. Mais ce doute fût vite balayé par le «ça alors!» de Baptiste qui ne paraissait pourtant pas si surpris. Son «ça alors» sonnait davantage comme un «ça alors» à la suite d'un exploit vanté par un ami. Ils se regardèrent. Les trente-deux années de silence faisaient échos au silence qui planait sur le palier. Louise reprit ses esprits et l'invita à entrer.

- C'est incroyable!
- Tu l'as dit!
- C'est toi le Batou intéressé par le meuble?
- Oui, oui.
- Mais c'est incroyable! La probabilité pour que de telles retrouvailles aient lieu doit être infime!

- Je crois qu'on a plus de chance de gagner au loto en effet!
- Je ne sais même pas par où commencer après toutes ces années! Un «ça va?» me semble un peu léger!
- Osons la légèreté, après une telle surprise, ça va nous faire du bien. Après tout, rien n'est grave dans cette rencontre improbable!
- Oui, c'est vrai. Rentre, je t'en prie. Alors, comment vas-tu depuis tout ce temps?
- Très bien et encore mieux depuis quelques minutes! Et toi?
- Et bien ça va! Tu veux peut-être boire un verre? Ou peut-être n'as-tu pas le temps?
- Avec plaisir!

L'excitation de leur retrouvaille rendait leur conversation décousue, passant d'un sujet à l'autre sans toutefois remonter loin dans le temps. Ils abordaient surtout leur vie actuelle. Malgré la liberté de leur conversation dénuée de rancœur, il y avait comme un voile de censure qui planait sans être véritablement avoué. Certainement par peur de gâcher la légèreté et la joie de ce moment offert par le hasard, ils préféraient esquisser les sujets potentiellement sensibles.

Après deux heures de discussions sans interruption, Louise ne put retenir un bâillement de fatigue. Baptiste, très à l'écoute de son interlocutrice, préféra donc la laisser se reposer.

Ils faillirent oublier la raison originelle de leur rencontre. Louise rappela à Baptiste l'existence du meuble et lui indiqua le chemin jusqu'à l'autre pièce. La joie d'avoir retrouvé Louise supplantait son intérêt pour le meuble. Il décida toutefois de l'acheter sans avoir décidé de son utilité. Il aurait au moins le mérite de lui rappeler ses retrouvailles avec Louise.

Louise aida Baptiste à descendre le meuble jusqu'à sa voiture.

- N'hésite pas, tu as mon adresse mail maintenant!
- Oui, merci, il me manque encore quelques meubles chez moi donc je n'hésiterai pas si j'ai besoin!

Louise emporta son sourire jusqu'au troisième étage et Baptiste roula avec le sien jusqu'aux environs de Saint-Etienne.

Louise était tout à fait d'accord avec Paul Eluard sur le fait qu'il n'y avait pas de hasard mais que des rendez-vous. Ces rendez-vous sonnaient comme des rencontres car Louise avait la sensation que sa vie se construisait au gré de ces dernières. Qu'elles aient été brèves, longues, succinctes, timides, chacune d'entre elles lui avait murmuré la future voie à suivre. Sa vie était en quelque sorte une gigantesque carte mappy avec plusieurs chemins possibles aux bords desquels Louise faisait du stop avec pour toute direction: son destin. Ce soir, Baptiste s'était garé sur le bas-côté et elle était bien décidée à devenir sa copilote.

Alors Louise accepta avec plaisir l'invitation à dîner de Baptiste le lendemain même, puis s'en suivirent de nombreux autres jusqu'à l'échange d'un baiser à la saveur de leur tout premier. Jamais ils n'évoquèrent leur passé commun ni leur séparation de peur de raviver de mauvais souvenirs et d'amers sentiments. Ils avaient simplement envie de profiter de cette deuxième chance. Baptiste réintégra ainsi la vie de Louise et retrouva le palier de son enfance lorsqu'ils furent invités par les parents de Louise pour un déjeuner en famille. Les parents furent ravis de voir leur fille si souriante et épanouie. Au moment des au revoir, Baptiste laissa Louise partir devant, se retourna vers Françoise et lui murmura:

- Merci de m'avoir retrouvé et rappelé après tant d'années.

Françoise plaça son index devant ses lèvres en souriant et referma la porte avec le sentiment d'avoir réparé son erreur du passé.